

comme vous le méritez. Il vous accorde de grandes consolations, car il n'en est pas de plus douces pour le cœur d'un père que de voir ses enfants contracter des alliances où se rencontrent toutes les garanties du bonheur qu'on peut trouver dans ce monde. Soyez l'interprète de mes sentiments auprès de tous les vôtres, et comptez, comme toujours, mon cher Franclieu, sur ma constante affection. (Signé,) HENRI."

L'Union publie le texte des télégrammes échangés le 29 septembre entre Monsieur le comte de Paris et Monsieur le comte de Chambord.

Le premier était ainsi conçu :

"Veuillez agréer les félicitations de toute ma famille pour votre jour de naissance.

"COMTE DE PARIS."

M. le comte de Chambord répondit immédiatement :

"Remerciments bien sincères ; vivement touché de vos vœux à tous. Très heureux d'avoir fait connaissance hier avec le duc de Chartres."

COMTE DE CHAMBORD.

Voici un extrait d'un article remarquable de Louis Veullot :

"M. Detroyat, rédacteur de la *Liberté*, avoue franchement les perplexités qui le tourmentent comme beaucoup d'honnêtes gens. Esprits nés pour l'ordre, ils ont pris les préjugés de la Révolution et en ont perdu les espérances. C'est le caractère de cette génération révolutionnaire, plus subjuguée qu'entêtée. Les petits-fils s'aperçoivent que leurs pères ont été trompés, que la Révolution a promis l'impossible et l'absurde, que toutes ses théories n'aboutissent qu'à un pillage stérile ou mènent à la destruction illimitée. Mais le préjugé tient bon ; le mirage qui n'est plus devant leur yeux reste dans leur cerveau, et l'ordre dont ils ont le pressentiment et le besoin ne leur semble qu'un instinct trompeur. Tout ordre leur paraît impraticable en dehors de cette révolution qu'ils sentent absolument exclusive de l'ordre. Ils voudraient rompre avec elle, ils veulent au fond ne pas vouloir. Ce sentiment se trouva chez les païens honnêtes, quand l'ascendant du christianisme commença d'ébranler les dieux. Ne plus croire aux dieux et les mépriser était facile ; les abjurer formellement ne l'était pas. Outre que l'abjuration réveillait une certaine crainte superstitieuse et qu'on ne savait plus si Jupiter ne tenait pas encore la foudre, il fallait passer au vrai Dieu et prendre les vertus qu'il demandait. Il s'agissait en un mot de s'abjurer soi-même. Là était la force de Jupiter, là est encore la force de la Révolution. Le paganisme, la Révolution, le désordre, c'est nous-mêmes, c'est le vieil homme. Pour arriver à l'ordre, il faut dépouiller le vieil homme et faire ce qu'on appelle peau neuve. Rien ne paraît plus dur que ce renouvellement. Restons plutôt dans notre vieille peau ! Oui, mais alors on y meurt."

On lit dans le *Journal de Florence* :

"Nous apprenons que Mme Rattazzi prépare une publication destinée à faire grand bruit dans le monde politique. Ce sont des documents relatifs à Aspromonte et à Mentana, qu'elle a choisis parmi les nombreux papiers de son mari, et qui seraient de nature à compromettre, dit-on, des personnages très haut placés. Le manuscrit devrait être publié à Paris, malgré les très-vives sollicitations qui ont été adressées à l'auteur pour lui faire abandonner son projet."

On écrit de Rome à la *Correspondance de Genève* :

"Rien, dans les protestations réciproques d'amitié échangées entre l'empereur d'Autriche et son hôte, n'a blessé le sentiment catholique comme le dernier acte que nous annonçons un télégramme de Vienne. Victor-Emmanuel a décoré François-Joseph de la croix de la Couronne d'Italie. Cet ordre, on le sait, a été fondé exclusivement pour récompenser ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont coopéré à la formation de l'unité italienne.

"Voilà donc François-Joseph affublé d'un insigne qui le proclame coopérateur patenté de cette œuvre de violence et de sacrilège. L'empereur d'Autriche a-t-il senti cette poignante ironie ? L'opinion qu'accroît cette décoration, tant qu'elle n'est que dans l'esprit du subaïpin, est un opprobre pour S. M. Apostolique ; mais, enfin, elle ne peut avoir d'autres conséquences politiques. Le jour, cependant, où le Pape, l'épiscopat, les fidèles viendraient à la partager, où les catholiques se persuaderaient que François-Joseph a des titres à cette croix et est réellement coopérateur de Victor-Emmanuel, la situation de l'empereur d'Autriche serait considérablement aggravée, aggravation terrible et inévitable, puisqu'elle lui viendrait des censures encourues par lui *ipso facto*.

"Il ne nous appartient pas encore de discuter cette question ; mais le temps pourrait bien nous y amener, nous et d'autres. Qu'arriverait-il alors ? ce n'est pas à nous de le dire."

On mande de Rome :

"Le Pape recevant une députation catholique de Civita-Vecchia a prononcé un discours dans lequel il a déploré les amertumes que lui cause dans divers pays l'oppression que subit l'Eglise. "Les incrédules modérés, a-t-il ajouté, sont aussi dangereux que les sectaires violents."

"Le Saint-Père a déploré également la conduite de certains gouvernements du Nord qui, a-t-il dit, "s'arrogent les attributions épiscopales, persécutent les bons prêtres et récompensent les mauvais." Il plaint le gouvernement italien qui défend les pèlerinages sous le prétexte de salubrité publique, tandis qu'il autorise de grandes réunions théâtrales, dangereuses pour la morale."

On écrit de Versailles, le 6 octobre :

"Avant-hier, samedi, la reine Isabelle voulant sauver le prince royal entraîné par une vague sur le bord de la mer

a failli périr avec l'infant Alphonse. Un employé du phare les a sauvés."

Le 29 septembre dernier était le jour anniversaire de la naissance de Monseigneur le comte de Chambord. Ce prince a donc eu cinquante-trois ans ce jour-là.

A cette occasion, il y eut de grandes réjouissances à Paris et dans le reste de la France. C'était, en effet, un grand événement. Voici en quels termes l'annonça le *Journal des Débats*, ce caméléon qui, selon les circonstances prend les couleurs voulues, et qui, après avoir chanté la naissance de Henri-Dieudonné, lui fait aujourd'hui la guerre, s'exprimait ainsi le 29 septembre 1820 :

"Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné, duc de Bordeaux, est né ce matin à deux heures trente-cinq minutes.

"... A cinq heures du matin, le canon des Invalides s'est fait entendre, et son treizième coup, impatientement attendu, a annoncé à la capitale que son espoir était rempli. Le peuple, qui parcourait les rues pour se rendre à ses travaux, a salué cette heureuse journée par les cris de : Vive le roi !

"... Sa Majesté (Louis XVIII), accompagnée de LL. AA. RR. Monsieur, Madame et Mgr. le duc d'Angoulême, s'est arrêtée sur le balcon de la galerie vitrée (château des Tuileries). Le roi a fait un signe de la main pour annoncer qu'il voulait parler. Le silence le plus profond a régné de toutes parts, et S. M. a prononcé ces touchantes paroles :

"Mes amis, votre joie redouble la mienne ; il nous est né un enfant à tous ; cet enfant deviendra un jour votre père ; il vous aimera comme je vous aime, comme vous aiment tous les miens."

Le lendemain de cette heureuse naissance, Chateaubrian prophétisa : il appela le nouveau-né *l'Enfant du miracle*. Depuis, on en a ri beaucoup. Nous verrons bien si les rieurs riront longtemps encore.

Les édales de la ville de Paris prophétisèrent aussi ce jour-là :

"Sire, dirent ils au roi, un jour il sera comme le grand Henri, votre aïeul. On le verra se montrer, comme le "Bernais, le père, le sauveur et l'ami de son peuple."

Le mot *Sauveur* y est en toutes lettres. La France pourtant ne semblait pas menacée à cette époque : elle renaissait même des ruines de la République et de l'Empire. Donc, pourquoi *Sauveur* ? Le fait est que la France est aujourd'hui si malade, que s'il ne lui vient un sauveur, elle périra. Allez ! comme Chateaubrian, la ville de Paris avait prophétisé. Espérons-le, du moins, espérons-le fermement. La France prie, l'opinion se fait, la radicaïlle se décourage, témoin ses fureurs ; Dieu nous sauvera.

Qui donc parlait de froideur entre M. de Bismark et S. M. Victor-Emmanuel ?

Frime que tout cela ! et montrons le dessous des cartes :

A l'occasion de la fameuse entrevue, le roi galant homme vient d'adresser au chancelier d'Allemagne son portrait entouré de diamants, avec cette dédicace écrite de sa propre main :

AU PRINCE BISMARCK,

Berlin, 26 Septembre 1873.

Le COUSIN le plus affectionné,

VICTOR-EMMANUEL.

Du cousin, rien que cela ! Est-ce assez patelin, onctueux, doucereux, prosterné ?

Et ne trouvez-vous pas que tous ces Italiens—sans exception—ont toujours l'air de vous demander un petit chou.

LE MOIS DES MORTS.

Novembre est surtout le mois des souvenirs et des pensées graves, car il est consacré à la mémoire de ceux qui ne sont plus. L'homme qu'absorbe le soin des affaires et qu'étourdit le bruit de notre siècle a besoin de faire trêve un instant avec tout ce qui l'entoure pour venir méditer en présence de la tombe : pour écouter cette voix éloquente qui parle du fond de tout sépulchre, et pour murmurer enfin sur les cendres de ceux qui nous sont chers quelques prières pour leur soulagement et leur délivrance.

Dès les catacombes on voit les chrétiens obligés de se réfugier dans les entrailles de la terre pour échapper aux édits des Césars, s'agenouiller sur les *tumuli* des martyrs, célébrer dans les cryptes la gloire des athlètes déchirés sous la dent de l'hyène pour leur foi et demander pardon à Dieu pour ceux que quelques fautes retenaient encore sur le seuil de l'Eden.

De nos jours, depuis St. Pierre de Rome jusqu'à la modeste chapelle du missionnaire, le jour de la commémoration des morts s'élève vers le trône du Tout-Puissant un concert harmonieux de soupirs, de gémissements et de supplications. L'épouse éplorée, l'orphelin demeuré seul sur la terre et le vieillard qui touche déjà au tombeau se pressent au temple pour venir chercher la consolation et l'espérance que ne peuvent donner les hommes. L'Eglise prend ses habits de deuil et jetant un regard sur le cercueil ouvert devant elle, elle commence d'un ton plaintif ses modulations tristes et lentes. Elle s'afflige, gémît, tremble, supplie, se rassure, espère et se réjouit : "Pourquoi, Seigneur, dit-elle, détournez-vous votre visage et me traitez-vous comme votre ennemi ; devez-vous employer toute votre puissance contre une feuille desséchée ?"

"O Dieu, dit-elle encore, cessez de m'affliger puisque mes jours ne sont que néants !" A un autre endroit : "Mes années coulent avec rapidité et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais."

Il suffit de lire quelques-uns de ces chants admirables pour comprendre combien l'Eglise qui les compose connaissait le cœur de l'homme. Elle mêle ses larmes avec

celles de l'affligé, elle essuie les pleurs de l'orphelin et tempère l'excès de sa douleur en lui montrant au ciel un autre Père. Sa charité s'étend à tous, pauvres, riches, faibles et puissants. Le ministre des autels qui est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque n'a pas un mot de plus pour l'un d'eux. Tous les titres s'effacent pour faire place à celui du chrétien. L'Eglise qui se montre si pleine de tendresse pour ceux qui sont morts dans son sein, demande aussi à ses enfants de suivre l'exemple qu'elle leur donne. Prions donc pour nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs, pour ceux que nous avons aimés et qu'un sort malheureux a ravis à notre amour. Donnons-leur encore ce tribut de notre reconnaissance et de notre affection.

La nature elle-même semble nous inviter à la prière et au souvenir des morts. Le ciel est sombre et nébuleux, les champs sont déserts et abandonnés ; la terre attend avec tristesse le moment où elle va disparaître sous un linceul de neige, les forêts sont dépouillées de leur parure, la froide bise chasse devant elle la feuille desséchée, et l'haleine glacée de l'hiver se fait déjà sentir. Regarde, chrétien, autour de toi, tout se plaint, tout gémit, tout tombe pour mourir, et comme dit le poète :

Tu vois autour de toi, dans la nature entière
Les siècles entassant, poussière sur poussière
Et le temps d'un seul pas, confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.

Oh, vous, qui que vous soyez, pourvu que votre cœur soit compatissant, lorsque la cloche du village sonne l'angelus du soir, lorsque tout bruit cesse au hameau et que les ténèbres enveloppent la terre, donnez un souvenir à ceux qui reposent du sommeil de la tombe. Rappelez-vous alors que l'homme ne vit qu'un jour sur la terre et que bientôt vous dormirez vous-mêmes au lieu où l'on ne parle plus, où l'on ne prie plus, où tout cesse de soupiner. Si vous voulez que le passant s'arrête au pied de la croix qui marquera l'endroit de votre sépulture, priez vous-mêmes sur la terre sacrée qui recouvre les ossements des morts.

A genoux sur la terre, ou tout ce qui vécut n'est plus que cendre, où la poussière est mêlée à la poussière ; à genoux sur la terre où le père a son père, et l'aïeul ses ancêtres, où tous les hommes sont venus se reposer après s'être agités quelque temps, comme la vague qui après avoir battu longtemps les récifs de la côte vient enfin expirer sur la plage.

Prions donc pour le père, le grand-père, l'ami et tous les fidèles qui sont morts ; prions pour soulager leur affliction, leurs douleurs et il vous semblera entendre cette voix si consolante pour le cœur généreux : "Oh toi qui donne aux morts, l'aumône de ta prière, ne crains rien, le bonheur s'attachera à tes pas, car Dieu bénit ceux qui prient pour les morts."

XXX.

Beauharnois, 1873.

NOUVEL EPISODE

DE L'HISTOIRE DES ABEILLES.

Un voyageur américain raconte comment, lors d'une récente excursion faite, au mois de juillet, sur les rives l'Essequibo, dans l'Amérique méridionale, il eut occasion d'observer un nouveau trait de la merveilleuse intelligence des abeilles :

"Impatients d'étendre nos membres fatigués, après une pénible navigation de dix heures, nous primes terre, dit-il, sur une plage basse et sablonneuse qui longeait le cours du fleuve. La chaleur était intense. Nos Indiens se dispersèrent : les hommes allèrent en quête du gibier pour le repas du soir ; les femmes, à la recherche du menu bois pour alimenter le feu de la nuit. La réverbération du soleil sur le sable me brûlait les yeux ; je me frayai à coups de couteau un passage à travers les murailles de lianes et de mousses pendantes qui défendaient l'entrée des bois, et parvins, non sans peine, aux bords frais et ombreux d'une petite crique, abritée par une magnifique voûte de verdure.

"Assis sur un tronc grisâtre qui gisait en partie couché le long des eaux dormantes, et que drapait, en sa décrépitude, un splendide manteau de fleurs écarlates de l'épiphyte, j'allumai mon cigare, et, tirant un livre de ma poche, j'en tournai nonchalamment les pages. De temps à autre, mon attention était attirée, tantôt par le martèlement incessant du pic à tête jaune, sondant laborieusement les cavités d'un arbre voisin, tantôt par les éclairs lumineux que projetait, en traversant un rayon de soleil perdu sous la feuillée, le karabimatas, oiseau-mouche à gorge de topaze, qui hante de préférence les criques abritées et solitaires : là, sur les pétales fraîchement éclos, il peut faire ample récolte de mouches qu'il rapporte à sa compagne, fidèle gardienne de l'imperceptible nid que la brise du soir balance à quelques pas, au-dessus du courant. J'étais depuis un quart d'heure, partagé entre mon poète favori et la poésie animée et vivante qui bourdonnait dans des myriades d'insectes, dans le bruissement des feuilles, dans le murmure des eaux, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur une toute petite abeille d'un gris brillant, longue d'un quart de pouce environ, et qui disparut dans ce qui me semblait être la portion solide du tronc sur lequel j'étais assis.

"L'œil ne pouvait apercevoir à la surface ni trou ni fissure : je m'étais probablement trompé. Comme j'en arrivai à cette conclusion, je vis tout à coup se soulever un atome d'écorce, et la même petite personne, ou tout au moins une de ses sœurs, la ressemblance de famille ne permettait pas de douter, prit son essor. Le mystère était résolu.

"L'ingénieux architecte de la république avait inventé une porte d'entrée fermant si juste et si bien qu'elle défiait toute investigation. Je me croyais certain de pouvoir mettre le doigt sur l'endroit même, et cependant le plus minutieux examen ne me laissait découvrir aucune trace de contour extérieur. L'écorce, quoique polie,